

*Frédéric Boyer*

# Gagmen



Extrait de la publication



# Gagmen

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LA CONSOLATION, *roman*, 1991  
EN PRISON, *roman*, 1992  
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,  
Prix du Livre Inter, 1993  
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993  
COMME DES ANGES, *roman*, 1994  
EST-CE QUE TU M'AIMES? *roman*, 1995  
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995  
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995  
LES INNOCENTS, *roman*, 1995  
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996  
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996  
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997  
LE VERTIGE DES BLONDES, *roman*, 1998  
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, *poèmes*, 1999  
PAS AIMÉE, *roman*, 1999  
KIDS, *poèmes*, 2000  
UNE FÉE, *roman*, 2000

*Aux éditions Calmann-Lévy*

COMME DES FRÈRES, *essai*, 1998

Frédéric Boyer

# Gagmen

*Petites proses pour Charlot et mon père*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2002  
ISBN : 2-86744-877-8  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

*pour Elsa, également...*





La première fois que j'entends prononcer le nom de Charlot je dois avoir quatre ou cinq ans. C'est au début des années soixante du siècle précédent. Balbutiements. Arrête de trembler. Ne saute pas partout comme ça. Parle-moi. J'ai les cheveux très courts, un visage rond et des yeux noirs. Il y a déjà quelque chose qui cloche, comme dit maman dépressive, épaules basses, voix de petite fille qui-a-connu-les-privations-de-la-guerre. On sait immédiatement à son allure d'orpheline que nous sommes sans justification aucune, tous semblables comme les pièces d'un puzzle qui n'existe pas. Elle me sourit à peine fardée. Erreurs. Maman me demande régulièrement ce que j'aime dans un demi-commencement de parole. Je n'aime

pas les plages de galets sur la Croisette, je n'aime pas les affiches électorales sur les murs (le référendum de 69, Oui – Non), je n'aime pas la minuscule radio noire dans la cuisine que maman écoute avec cette même distraction feinte toute la journée. Je préfère la télévision et les voitures de sport. Nous n'avons ni l'une ni les autres. J'ai cinq ans peut-être et je ne supporte déjà plus ce célibat forcé de l'enfance. J'observe tout. Mon père porte régulièrement un certain pantalon gris flottant, mal ajusté à ses hanches osseuses et trop court pour ses longues jambes. J'aime bien cette tenue familière de l'homme adulte qui le fait ressembler à un combattant de rue anonyme. Je compte dessus dans ma vie future. Je ne comprends pas pourquoi tous les hommes ne sont pas habillés comme mon père qui est à mes yeux une sorte de chevalier urbain, un héros de la banalité. Je ne le sais pas encore. Même raideur effacée, chagrin héraldique et léger sourire qui rappellent les personnages des toiles d'Uccello. Gestes souvent mal assurés, tâtonnants, mais figés dans un immobile mouvement qui les rend nobles. Des saints qui s'ignorent et s'effacent dans le geste héroïque qu'ils accomplissent presque à regret. Avec le même paysage au repos derrière, le même dragon mélancolique et

froid qui attend la mort. Exploitation lente des terres et des hommes minuscules au loin. Les mêmes ciels lourds découpés. Non je ne quitterai plus cette raideur de mannequin vaguement brisée et reconnue des milliards de fois depuis sur des hommes au travail en fausse tenue de combat. Je me demanderai toujours comment de telles jambes, qui me rappellent celles d'un cheval qu'on mène à l'abattoir, peuvent porter un homme aussi longtemps, aussi loin j' imagine dans la résignation et la répétition de la vie. Je rêverai toujours de faire un sans-faute à la dictée non préparée. Gloires. Je galope, je galope à mon tour. Maman dit arrête de courir comme ça dans l'appartement. Pas de place. Attention aux meubles, aux bibelots. Maman chante très doucement entre ses dents des bêtises entendues ici ou là. Elle vient près de moi avec cette démarche téléguidée des compagnes de scène des médiums ou des magiciens de « La piste aux étoiles ». Robe en lamé cousue de fil blanc dans les coulisses d'un minuscule théâtre. Petit décolleté bon marché mais appelé à faire son effet. Attention, mesdames et messieurs... Voix haletante d'un Méphisto de pacotille, les yeux faits avec du charbon gras, un petit ventre rond d'alcoolique. Chaque matin maman sort de sa chambre un peu comme ces filles jaillissent en figures impo-

sées de la même boîte noire d'illusionniste aux innombrables miroirs sans reflet. Je retiens mon souffle. Je m'immobilise enfin. Cheval doux poisseux. Joie idiote et glaive brillant de magicien. Je constate comme chaque matin que maman contemple papa d'un air égaré presque cruel. Elle aurait pu être une jeune héroïne anglaise avec les mêmes gestes somnambuliques d'une lente froideur désordonnée. Elle soupire. Elle a de petits yeux ce matin (une de ses phrases préférées). Je l'entends accuser papa de *s'habiller comme Charlot*. J'entends ce nom-là pour la première fois. On dirait qu'elle le sait puisqu'elle répète tout bas *comme Charlot* avec dans sa bouche un goût de plâtre. Je ne comprends pas ces mots qui m'avalent brusquement. Maman a toujours été dans l'enchantement mélancolique. À cet instant elle fait apparaître un monstre innocent. Hop. Elle me tue un père et le fait renaître en clown bizarre, déjà plus très clown. Je n'en sais encore rien, bien sûr. Je soupçonne quelque chose. Une erreur, un crime qu'on m'aura caché.

Il faut très peu de choses pour qu'un homme devienne suspect. Surtout s'il s'agit du meilleur des hommes ou de votre père. Un grain de sable.

Un léger demi-tour, un pas de trop. Presque rien. Être suspecté est un état qu'on ne s'explique guère. Mieux. C'est un état de fait qui lentement transforme la personne ou la fige dans un rôle d'une écrasante banalité qui finit inévitablement par éveiller les soupçons.

Il n'y a jamais d'explication possible au soupçon. C'est la définition même du soupçon : en attente d'une justification, d'une preuve. Hop. La personne soupçonnée est privée de temporalité. Suspendue au temps indéfini du soupçon. Errance de sédentaire. Le suspect devient un pur objet de spectacle. Un condensé d'images sans lien apparent, une sorte de puzzle dispersé.

Oui, ce jour-là, dans la voix de maman, mon père est devenu suspect et drôle à la fois. Son allure, son silence, sa démarche devaient trahir quelque chose. Laisser l'empreinte d'une accusation. Suspect de rien de particulier mais son être même, passivement, s'offrait au soupçon général et à la risée commune. Le suspect vit avec le sentiment d'une inconfortable douceur de ne jamais pouvoir sortir du rêve éveillé qu'il fait, et dans lequel un danger le menace que tout le monde autour de lui semble connaître et lui cache. Le sus-

pect est toujours attaché à un état somnambulique. Personnes flottantes, parfois gracieuses, mais maladroites imperturbablement. Cet état de suspect est attaché aux petites classes moyennes occidentales auxquelles nous appartenions. Surtout ne rien laisser au regard des autres. Aucune prise. Nous sommes sans histoire aucune. Blanc. Mémoire vide. Espérance zéro. Ne rien raconter. Consommation régulière. Chair à croissance. On a sa fierté, gémissait maman dans une honte noire sans objet. Se fondre dans la ressemblance commune. Les habits, les paroles. Tenir son rôle et sa place. Personne n'a compris qu'en nous assignant cette place neutre on a fait de nous des suspects. Le suspect ne peut échapper à la fatalité du soupçon. Il devient lui-même sa propre fatalité. Il devient cet impossible coupable que l'on soupçonne éternellement. L'usure du soupçon finit par brouiller ou effacer toute accusation. La propre passivité du suspect rend elle-même impossible la manifestation de la preuve qui ferait de lui enfin le coupable recherché. Dès lors, tout sur lui paraît inévitablement suspect. Sa vie, son corps. Son chagrin comme son insouciance. Il incarne le soupçon mais ne franchit jamais le miroir du regard d'autrui. Il demeure la proie du spectacle

(suspect et spectacle partagent la même étymologie.) Il ne connaît jamais la délivrance d'une preuve qui l'accablerait une bonne fois pour toutes. Il ne peut connaître la fin du soupçon puisque c'est son innocence même qui a fait de lui cet éternel personnage soupçonné. Sa condition sociale et spirituelle lui fait endosser la ressemblance commune. Nous n'avons manqué de rien, dit maman encore aujourd'hui. Une parole infiniment suspecte.

*Ah look the way he walks.*

Mon père est déjà sorti. Il fait celui qui n'a rien entendu. C'est son habitude. Il paraît en pleine forme. Détaché, articulé. Maman dit votre père ne fait pas son âge. Pompes et petites haltères de 5 kilos tous les matins. Petit air triste satisfait de maman. On acquiesce sans être bien sûr d'avoir saisi le sens de cette phrase qu'elle répétera longtemps, année après année, avec moins de certitude cependant. Je traverse alors l'appartement en courant jusqu'à la fenêtre de la pièce principale et je suis mon père du regard du haut de notre petit balcon. Il descend l'avenue M. où nous habitons à Nice. Grandes enjambées. La voix grise de maman crie derrière moi ne te penche pas trop. Attention.

Léger vertige. La lumière est éblouissante. Il y a des abeilles qui sortent des lèvres minces de maman. Les géraniums du balcon sont secs. Penser à les arroser deux fois par semaine, répète souvent maman. Je vois danser la silhouette droite familière – pas rythmé, tête nue. Papa a l'air imposant, solitaire. Il m'a souri, je crois. Ses larges omoplates soulèvent un peu sa veste trop étroite. Buste droit. C'est sur l'instant le papa le plus populaire du monde. L'unique père un peu ridicule. Un roi sans couronne, sans histoire. Lear anonyme qui aurait renoncé jusqu'à devenir fou. Il se mouche bruyamment chaque matin avant de nous quitter. Parle peu. Derrière ses lunettes il y a des yeux bleus, fierté amère de maman, où règne une tranquille obscurité comme une acceptation éteinte, le oui de quelqu'un qui, sous les coups de la vie, n'a jamais connu son jour de chance, n'a rien eu de particulier.

Ah, dit lentement une voix, la même toujours. Vous, alors. On suspecte celui qui n'a rien à dire, qui n'a rien fait. On suspecte la ressemblance commune. On cherche la faille. Précisément parce que « la société est constituée d'absolument personne – tous en habit » (Kafka). Il n'y a personne ou la même silhouette toujours.



*Nothing is hidden.*

Rien de caché. C'est ce qui aiguise le soupçon. Ce qui le fonde d'abord.

Le soupçon est un défaut de la grammaire élémentaire des rapports humains qui nous conduit à penser qu'il y a nécessairement quelque chose de caché chez l'autre, notre partenaire de langage, de vie, de jeu et de mort. Nous sommes entraînés par le soupçon dans une démarche folle, inépuisable, qui vise à clarifier les sources, à rechercher l'élimination du secret. Nous transformons l'autre en personne familière et double. Nous le traquons sur place. Mais la personne du suspect n'est personne particulièrement. Son identité même devient interrogation, suspens. Le suspect n'offre de lui-même aucune identité singulière. Un leurre est de penser le contraire. De faire croire à quelqu'un que sa singularité le rend suspect (c'est une stratégie classique du soupçon.) En réalité, ce qu'on veut cacher à tout prix au suspect c'est sa ressemblance commune, sa banalité. D'où la subversion de certains personnages comme mon père qui élèvent, volontairement ou pas, leur banalité au rang d'une singularité têtue.

Qui dites-vous que je suis? Jésus est l'éternel suspect. Son être, c'est le vide (Lettre aux Philippiens, 2, 7), la parfaite ressemblance (*copie*, dit le texte grec) avec l'humanité. L'unique suspect se fond dans la foule. Marche avec elle jusqu'à ce qu'elle le prenne pour roi. Fuir. Traverser le lac. Se rendre au lieu même de son accusation.

J'ai refermé lentement la fenêtre. Nous sommes restés seuls silencieux un court moment. Et nous avons ri d'inconfort, maman et moi. Ah ton père. Sa commune indifférence. Gestes gauches parfois, œil sans regard. J'hésite : veau à peine né ou maigre tortue centenaire. Un possédé. Il ne fait que reproduire et endosser ce que les choses, le monde banal, lui dictent. Il porte avec distraction les haillons qu'une main charitable et cruelle aura aveuglément déposés sur ses épaules fatiguées.

La journée commençait. C'étaient les débuts familiers de ma vie. Aujourd'hui des cicatrices se ravivent. Ce sont des papillons morts qui ressuscitent et volent irrégulièrement au suicide. Paroles, images. Celles des autres nous attirent. Charlot est

un papillon noir qui pourrait s'envoler mais revient toujours se poser près de nous. On veut l'attraper. Il esquive. Système d'élégance catastrophique. Précision folle de maladresse. Petit sourire en coin. On y va. Confiance en soi mais fondée sur la précarité, la fragilité de tout – équilibre, sentiments, conditions matérielles. Survie permanente. Lutte cachée. Papa comme Charlot ne se dépouille de rien. Il entrouvre doucement la porte d'une cabane de bois. Taudis. Ses yeux ronds partent à droite. Son chapeau melon trop étroit posé de travers sur sa tête sans aucun rapport avec le reste de son corps a quelque chose d'inhumain mais familier. Il n'y a personne à l'intérieur mais il garde la politesse et le tact d'un hôte attendu. Sur ses épaules un peu basses on a jeté une vieille couverture grise qu'il retient d'une main comme certaines femmes frileuses, épuisées. Sa canne à cannelures sous le bras. Objet précieux, sans usage particulier évidemment. Enfin il y a ses jambes cachées dans un immense pantalon noir trop long. Des plis partout. La vie fait des plis. Dehors il neige. La glace recouvre le toit percé. Jeune vieux dandy fauché. Inimitable moustache. Noir de plus en plus noir. Bouche pincée, oh cœur de maman. Chantier. Mines d'or. Misère.

Tout va bien  
tout va bien  
mon chéri  
*(à murmurer tout bas)*

J'ai longtemps pensé que la ressemblance de mon père avec Charlot était si frappante, puisqu'elle faisait souffrir maman, qu'il s'agissait d'un sujet de honte ou d'un secret entre nous. Rien à voir pourtant. Ou alors même structure osseuse. Même comique funèbre accompagné de quelques accessoires sans rapport aucun avec l'occasion et le moment. Aujourd'hui je ne peux revoir une image de Charlot sans immédiatement faire l'association bizarre avec la silhouette muette de mon père. Ou plus exactement l'image du père, dans mes souvenirs et mon imaginaire, s'est longtemps confondue avec l'icône cinématographique du vagabond à la petite moustache. Avec son allure de dandy mutant et ridiculement beau. Cheval fourbu dissimulé adroitement sous un costume trop humain. Pirouette. Cette mélancolie tendre mais grave de ceux qui viennent toujours de loin (pourtant papa était un sédentaire). Une image de famille en quelque sorte, exhumée

Achévé d'imprimer en février 2002  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s. a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1752  
N° d'imprimeur : 020363  
Dépôt légal : mars 2002  
*Imprimé en France*



Frédéric Boyer  
**Gagmen**

Cette édition électronique du livre  
*Gagmen* de FRÉDÉRIC BOYER  
a été réalisée le 25 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 2002  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782867448775 - Numéro d'édition : 2603).  
Code Sodis : N46441 - ISBN : 9782818009833  
Numéro d'édition : 230883.